Ecole et technocratie

Essai de psychanalyse scolaire (Réflexions sur Les esclaves du sablier)

David Lucas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/845>

DOI : 10.4000/leportique.845

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

David Lucas, « Ecole et technocratie », *Le Portique* [En ligne], e-Portique, mis en ligne le 29 novembre 2006, consulté le 10 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/845> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.845>

Ce document a été généré automatiquement le 10 septembre 2022.

Tous droits réservés

Ecole et technocratie

Essai de psychanalyse scolaire (Réflexions sur Les esclaves du sablier)

David Lucas

- 1 *Les esclaves du sablier*, ouvrage de Jan Marejko publié il y a quinze ans déjà, ouvre des perspectives philosophiques qui méritent d'être à nouveau évoquéesⁱ. La lecture de la modernité à laquelle il nous invite est par ailleurs d'autant plus frappante qu'elle repose sur un cadre théorique assez inattendu.

Hystérie et technocratie

- 2 L'exposé fait effectivement de larges emprunts à la psychanalyse, et prend pour point de départ l'intense jouissance de la première relation à la mère. Le thème freudien de la plénitude intra-utérine et de ses récurrences autour du désir est d'ailleurs suffisamment connu pour qu'il soit nécessaire d'avancer sur la pointe des pieds. Nous savons aussi que cette jouissance et ce désir sont appelés à être contrariés par la loi qu'incarne le père, loi dont la vocation essentielle est effectivement de poser de nouvelles limites à la relation dont l'enfant tend à vouloir préserver le caractère fusionnel. Se heurtant à la force obligatoire de la loi paternelle, l'enfant peut alors refuser d'emboîter le pas de ce qui l'appelle à une plus grande maturité, et garder l'espoir de goûter encore à la douce fusion maternelle.
- 3 L'attente du retour à la mère par la mort du père est effectivement une régression, et fait l'objet d'un développement psychologique raté. Afin d'éviter cet écueil, l'homme peut douter de la possibilité de ce retour à la plénitude et refuser d'attendre. Malgré toute l'intelligence du renoncement à l'attente naïve qui caractérise Œdipeⁱⁱ, le dépassement de la sécurité de l'enfance est un passage délicat aux abords duquel il est tout de même possible de céder à l'hystérie. C'est-à-dire que si le *névrosé* cède à la tentation régressive de satisfaire à nouveau son désir de plénitude infantile, l'*hystérique* doute quant à lui bien légitimement de cette possibilité, mais y trouve cependant encore un motif de désespoir et ne parvient pas à faire un véritable deuil de son bonheur passé.

Il s'est créé dans notre âme une tension entre la Parole du Père (la Loi) et notre désir qui a été bloqué dans sa libre expansion. Alors, nous nous sommes mis à ATTENDRE le jour où nous pourrions retrouver ce fruit. Cette attente naïve est typique de la névrose et, comme toute attente, elle est pénible. On peut vouloir s'en

débarrasser. On peut essayer de s'en débarrasser par l'hystérie. L'hystérique doute si profondément de retrouver le fruit enchanté du plaisir, qu'il en vient à se demander s'il vaut encore la peine de l'attendreⁱⁱⁱ.

- 4 Au fond, l'hystérique ne parvient à affronter ni la longueur de l'attente, ni la cruauté du doute qui lui fait sentir l'improbabilité d'un retour à la pleine jouissance maternelle, et n'assume finalement pas la répression de son désir mieux que le névrosé. Bien qu'il n'en soit plus à la frustration naïve d'Œdipe, l'hystérique ne parvient pas à véritablement orienter son désir vers les valeurs auxquelles le père l'invite en compensation de la perte subie. S'il évite de s'accuser du parricide œdipien^{iv}, il ne se laisse pourtant pas transfigurer par la loi qui veut le rendre à une maturité nouvelle. L'hystérique renonce tout simplement à la plénitude, et tue son désir d'absolu en se détournant de tout ce qui pourrait lui faire attendre ou désirer autre chose que son immédiateté. Le refus des douleurs de l'attente conduit effectivement à écarter toute aspiration non immédiatement satisfaite, et détourne tout à la fois des exigences de la loi du père et de l'inaccessibilité de la plénitude maternelle.
- 5 En dernière analyse, l'hystérique n'assume pas réellement de douter des voies d'Œdipe, et au lieu d'approfondir le sens de son attente en transfigurant son désir à l'imitation du père, il renonce tout simplement à attendre et à désirer. Ce faisant, l'hystérique fait effectivement l'économie des angoisses de l'attente, mais ne peut alors que difficilement investir son désir ailleurs que dans la production et la consommation de son environnement immédiat. Ainsi se dessinent les contours d'une connivence forte entre la pathologie de l'hystérie et l'ordre du monde technocratique.

Plus que le doute, c'est le refus du doute et la dépense d'énergie découlant de ce refus qui définissent l'hystérique. C'est grâce à cette dépense d'énergie qu'il parvient à ne plus rien attendre, afin de se consacrer exclusivement à des tâches de gestion du présent. Production et consommation des biens occupent tout son horizon: biens alimentaires, mais aussi culturels, sociaux ou spirituels. Grâce à l'exécution hystérique de ces tâches de gestion, l'homme moderne étouffe son désir afin de ne rien regarder au delà de l'actuel et du tangible. Plus l'infrastructure techno-industrielle se développe, plus l'accapare la gestion d'un éternel présent où il n'y a plus rien à attendre. Et plus son âme est accaparée par cette éternelle gestion, plus il collabore à l'ordre des choses technocratiques. C'est ainsi que les hommes se transforment en esclaves d'une planification universelle^v.

- 6 La force des avertissements de l'auteur tient à ce qu'ils mettent en lumière les liens qui peuvent unir un ordre social à dominante technocratique et une masse d'âmes en lesquelles la frénésie de la consommation et de la production supplante tout désir ou attente d'un autre ordre^{vi}. Même si la névrose œdipienne en est une parfaite contrefaçon, la capacité de se projeter au-delà de son immédiateté et d'attendre ce qui n'est pas encore est le propre de la conscience humaine. Cette attente tient à des convictions ou des croyances qui font justement toute la différence entre l'homme et l'animal^{vii}. Au contraire, la suppression de l'attente implique un cloisonnement dans les limites de la spontanéité, une vie primaire et à courte vue en quelque sorte.
- 7 Jan Marejko fait remarquer qu'une participation à une fin commune rend à l'homme cette posture d'attente qui le hisse au-dessus de lui-même et de ses besoins immédiats. Le système technocratique s'emploie alors à discréditer ce qui fait concurrence aux aspirations triviales auxquelles il entend réserver le monopole du désir. Aussi dénonce-t-il les idéologies et les croyances comme autant de germes du totalitarisme... Le propre du totalitarisme étant de réduire les possibilités d'attendre, c'est finalement un curieux tour de force de la technocratie que de dénoncer toute espèce d'attente collective

comme un péril totalitaire^{viii}! La modernité peut alors devenir une véritable « usine de retraitement », et réduire l'homme à la gestion de ses besoins immédiats en le dissuadant d'attendre autre chose.

L'hystérique n'attend plus rien parce qu'à prétendre qu'il n'y a plus rien à attendre, il y est presque parvenu. Toutefois, la victoire est fragile. Jour après jour, il faut recommencer à se convaincre qu'il n'y a rien à attendre. Jour après jour, il faut entrer dans les usines de retraitement de la technocratie: télévision, autoroutes, performances, production et jogging. Dans cette entreprise, toute la société se mobilise. Les succès ne sont pas négligeables. Tout le monde ou presque s'est mis à prétendre qu'il n'y a plus rien à attendre et se comporte en conséquence. Il n'est question que de jouir hystériquement de la vie grâce, justement, aux réseaux techniques mis en place. Le règne de la technocratie étend d'autant plus facilement son empire qu'aujourd'hui les idéologies sont mortes. Personne n'oserait plus faire profession de foi en un monde meilleur, en un avenir radieux. Après la Shoah et le Goulag, il faudrait être inconscient pour attendre l'avènement d'un monde meilleur. Il ne nous reste donc plus qu'à célébrer la vie de façon à ne plus rien attendre. C'est ce qu'ont fait les sociétés industrielles après 1945^{ix}.

- 8 Ce retraitement du désir et de l'attente en simple gestion planificatrice des besoins dévore l'existence et met l'âme à contribution des seuls impératifs technocratiques. La modernité invente ainsi une pathologie au profit des exigences de la production^x. Cette aliénation prévient même toute espèce de révolte en se présentant elle-même comme le préservatif le plus sûr contre le totalitarisme autant que la meilleure garantie de la liberté^{xi}.

Education et hystérie

- 9 Il est remarquable que si le refus œdipien de la loi tend à conduire au meurtre du père et à la révolte contre l'autorité^{xii}, l'hystérique préfère renoncer au conflit et tuer l'attente soit en investissant son désir au hasard des étourdissements prévus par la technocratie (hystérie que l'auteur nomme *chronienne*), soit en s'instituant lui-même père (hystérie alors dite *luciférienne*)^{xiii}. Il est d'ailleurs manifeste que si l'âme hystérique est toute dévouée à la technocratie, la technocratie met pour sa part tout en œuvre pour entretenir l'hystérie.
- 10 Si l'âme contemporaine tend à emprunter les voies de l'hystérie technocratique, ne serait-ce pas la fonction de l'éducation en général et de l'école en particulier que de la préserver de cette aliénation? Le pédagogue d'aujourd'hui ne devrait-il pas s'efforcer de faire contrepoids aux tendances hystériques? Freud lui-même évoque la nécessaire répression de la *libido*, c'est-à-dire le recul du plaisir au profit d'une loi susceptible de structurer la psyché et d'inaugurer le lien social. Mais au-delà de la difficile question du sort de cette *libido* - qui n'est pas supprimée pour autant - le moment paternel vient formuler la perspective d'une destination différente de la jouissance naturelle et spontanée dont la mère est ici la figure emblématique. Or le Père - dont la fonction symbolique méritera désormais la majuscule - est entre autres choses le professeur, dont la fonction consiste effectivement à contrarier les penchants naturels de l'enfant au profit d'un contenu d'enseignement auquel la puérilité ne prête pas spontanément attention. Cette perspective prend le net contre-pied de toutes les pédagogies constructivistes en éclairant la nécessité de convertir le désir naturel.

Est-ce que la perte de notre nature ne serait pas un gain? Rien ne dit que le désir ne pourrait pas être encore mieux satisfait qu'il ne l'était. Cela donnerait un sens au travail et à l'obéissance. Cela donnerait surtout un sens à la parole du Père. L'impossibilité d'un retour du désir au Jardin pourrait signifier que le désir a une autre destination que le Jardin. Ce ne serait pas en retournant au Jardin que nous

pourrions goûter à notre plus profond plaisir ou suivre notre plus profonde vocation. Les traditions religieuses monothéistes ont défendu l'idée d'une destination sur-naturelle du désir. Une telle destination ne peut être atteinte que par une conversion, c'est-à-dire par un changement d'orientation qui fait progresser l'âme dans la direction opposée à celle qu'elle tend spontanément à prendre, dans la direction opposée à celle du Jardin. Mais aujourd'hui, en Occident, l'idée que notre plus profonde vocation ou destination pourrait ne pas être liée à notre nature et à nos besoins n'est quasiment plus acceptée. Et il s'agit de produire et de consommer pour mieux se rapprocher du Jardin. Or, à priori, il n'y a aucune raison pour refuser l'hypothèse que la répression libidinale ne nous coupe pas tant l'accès au Jardin qu'elle ne nous ouvre à un autre plaisir qu'à celui du Jardin.^{xiv}.

La technocratie postmoderne

- 11 Depuis Homère jusqu'aux générations de l'entre-deux guerres, il est frappant de constater que l'éducation a toujours assumé les frustrations qu'implique la *loi du Père*. Telle furent les effets que l'éducation de nos grands parents produisait encore à l'encontre de l'influence d'Œdipe^{xv}. Or depuis quelques décennies, l'éducation refuse de plus en plus ouvertement de contrarier les penchants naturels du désir, et, en réaction légitime contre les plus insupportables abus de l'autorité traditionnelle, la pensée occidentale tend même à se détourner de la *loi du Père* au profit du seul désir individuel. Faisant du Père indigne la justification universelle d'un désir désormais tout entier dévoué à la mère, ce sont, à bien y regarder, les philosophes du XVIII^e siècle qui prêchèrent les premiers ce catéchisme de la jouissance et du refus de l'autorité.

Dès le début de l'âge industriel, chacun est encouragé à ne plus s'occuper que de lui-même et de sa jouissance. L'orientation vers le Lieu du Père est dénoncée de mille manières et tout le XVIII^e siècle résonne du catéchisme de la jouissance. Tantôt ce catéchisme a une coloration œdippiennes (comme chez Rousseau), tantôt chronienne (comme chez les positivistes), tantôt luciférienne (comme chez les hégéliens de droite et de gauche). Dans tous les cas, on s'inspire de Rousseau/Defoe en montrant que la vocation de l'homme est de jouir de soi dans une belle nature ou de rechercher son profit sans plus s'occuper de sa communauté. Seul Marx cherchera à esquisser la possibilité d'un destin pour une société industrielle. A partir du dix-huitième siècle, des machines pratiques et théoriques se mettent en place pour faire croire aux hommes qu'ils n'ont plus qu'à se donner les moyens de s'épanouir en tant que Fils sans Père^{xvi}.

- 12 Mais après la *mort de Dieu*, et avec lui des anciennes acceptions de la *loi du Père*, l'attente et le désir se nourrissent encore des mythes modernes du progrès, du surhomme, de la liberté et de l'égalité^{xvii}. Les raisons du Père ne se réduisent donc pas à des questions de religions, et le passage d'une nature infantile à une culture laïque se fait effectivement au diapason d'une certaine loi paternelle. Jan Marejko n'a pas su voir que les valeurs modernes ne sont pas encore celles qui vont susciter la phobie de l'attente et la révocation du Père, les années soixante étant en réalité les premières à se montrer systématiquement défavorables à la répression des désirs naturels.
- 13 Il est certes prévisible qu'un désir inlassablement brimé par la censure autoritaire soit porté à refuser le joug, et c'est d'ailleurs précisément cela qui s'est produit en Occident à la faveur des années soixante et en réaction contre les abus de la pédagogie précédente. Cette éviction du Père moderne est à bien des égards légitimes, et les excès de la discipline passée invitent certes à une certaine prudence, mais il faut tout de même avoir le courage d'admettre que sans la *loi du Père*, l'homme s'expose à la névrose ou à l'hystérie. A la lumière de ce double péril, la bienveillance implique finalement sa part de dureté en même temps qu'elle réclame la répression du désir infantile au profit

d'une plus grande maturité psychique et d'un *tout Autre* que la spontanéité naturelle. Or la défiance libertaire qui caractérise les années soixante tend à disqualifier toute contrainte, et prive par là même de quelque chose. De ce point de vue, et dans la mesure où les horizons du Père sont proprement incompatibles avec les inclinations naturelles auxquelles la mère permet au contraire de s'en tenir^{xviii}, l'absence d'autorité et de contrainte est le germe d'une révolution pédagogique sans précédent^{xix}. La loi paternelle une fois abrogée, l'homme postmoderne perd effectivement le plus naturel moyen de se garantir contre la névrose œdipienne ou l'hystérie technocratique^{xx}.

Les déchirures

- 14 L'absence de loi paternelle rend les âmes hystériques, parce qu'un désir indigent de structures et de règles se trouve sans défense face aux tentations que la technocratie prévoit pour le satisfaire. Jan Marejko appelle *déchirures* les exutoires vers lesquels la société contemporaine propose de diriger le désir et l'attente que l'hystérie a tout d'abord conduit à réprimer : loisirs, vacances, fin de semaine, consommation, ivresses faciles, etc.^{xxi} L'humanité se trouve alors obnubilée par ce genre de satisfactions, et se fait la complice de la technocratie en lui consacrant l'essentiel de ses désirs. La société technocratique se justifie ainsi d'emblée puisqu'elle est la seule à avoir les moyens de satisfaire à de telles attentes^{xxii}.
- 15 Etant donné la structure éminemment dynamique du désir, et dans la mesure où l'âme humaine est essentiellement désirante et *attentive*, l'éducation ne peut éviter de prendre en compte ses élans. Or si la *loi du Père* entend convertir le désir à des perspectives difficiles mais plus hautes que la nature, elle se heurte à la concurrence pour le moins déloyale des *déchirures*. Nous avons vu que les exigences posées par le Père tourmentent le désir naturel, et que le recours à la contrainte et à l'autorité lui est par conséquent nécessaire. Dans la mesure où elle n'est pas spontanée, la connaissance exige effectivement de pénibles efforts, mais voici que la technocratie offre au désir une pente douce, une ornière séduisante que les jeunes âmes seront irrésistiblement portées à suivre.
- 16 De ce point de vue, il est nécessaire de dépasser l'apparente banalité des plaintes que les éducateurs formulent à l'encontre de la télévision. En marge des coûteux efforts que réclame l'analyse d'un contenu écrit, ce que propose la télévision est effectivement beaucoup plus rapide et flatteur qu'un simple exercice de lecture. La volonté enfantine résiste d'ailleurs d'autant moins à y investir son désir, et à se détourner ainsi des formes plus studieuses, que les modèles de la culture écrite semblent avoir perdu une bonne part de leur prestige. L'imagerie télévisuelle parvient au contraire à fasciner les enfants, et tout se passe comme si la jeunesse consacrait l'essentiel de son désir aux promesses des *déchirures* médiatiques. Les ressorts psychiques nécessaires à l'assimilation d'une culture écrite font alors défaut, et l'énergie du désir ne semble plus pouvoir se vouer qu'aux émotions de l'image et du son.
- 17 La technocratie prévient toutes les objections en donnant aux médias la dignité d'une véritable culture, mais au delà de cette promotion apparente, la force attractive des *déchirures* ne conduit en réalité que marginalement à détourner le désir de sa pente infantile. Il faut oser admettre que, d'un certain point de vue, les moyens d'accéder à la connaissance entendue en son sens classique et déjà ancien n'ont jamais été aussi faibles qu'aujourd'hui. Le libre accès à la culture écrite a certes parfois été empêché par des moyens *matériels* ou *légaux*, mais c'est à présent par la séduction et le conditionnement que la technocratie détourne des livres qui sont à notre portée. Il est

certaines difficile d'atteindre ce qui est inaccessible ou interdit, mais on ne convoite plus du tout ce qui semble avoir perdu tout intérêt. Les moyens de la connaissance sont là, mais peu y prêtent attention. Au discrédit s'ajoute la concurrence que le facile fait au difficile, et l'on peut effectivement se demander dans quelle mesure il est possible de résister à la séduction des écrans quand on sait les efforts qu'exige le texte écrit. A bien y regarder, les victoires que les médias remportent sur le livre ne sont finalement autres que celles de l'émotion sur les exigences de la rationalité.

- 18 L'emprise fascinatrice des images désarme le pédagogue, et le prestige dont a longtemps joui la *loi du Père* ne vient plus compenser cette concurrence. Privé du pouvoir de séduire autant que des moyens de contraindre, l'enseignant ne peut plus retenir le désir infantile de s'investir dans les déchirures, et se trouve alors réduit à mendier une attention qui se porte manifestement ailleurs. Au-delà de l'analyse des pratiques, il est à présent tout aussi nécessaire de se demander si les élèves sont encore éducatibles, c'est-à-dire si les conditions psychiques avec lesquelles la pédagogie contemporaine doit composer sont compatibles avec la transmission d'un contenu écrit.

Une école technocratique

- 19 La régression œdipienne réserve le désir à la mère et fait ainsi concurrence à la technocratie. Mais l'orientation Paternelle menace bien davantage ce système en détournant de la production et de la consommation que réclame sa prospérité. La *loi du Père* ne s'est effectivement jamais réduite aux seuls intérêts de la technocratie, et, dans la droite ligne humaniste, elle a longtemps voulu montrer la voie d'une plus grande culture et d'un meilleur jugement.
- 20 Dans la réalité du cadre scolaire cependant, le professeur doit à présent renoncer à une aussi difficile ambassade et se faire le complice d'un désir *déchiré* dans les divertissements. Comme les valeurs et les mentalités contemporaines ne portent désormais plus que faiblement à accepter les exigences de la *loi du Père*, il est effectivement difficile de résister aux *déchirures* et de ne pas leur consacrer l'essentiel du désir. C'est ainsi que l'école finit toujours par vouloir divertir, les sorties et les médias étant désormais réputés bien plus vivants qu'une leçon.
- 21 Les abus de la pédagogie traditionnelle ne doivent pas faire oublier que toute éducation implique la contrainte, et qu'au fond, aucun éducateur ne peut se flatter de ne rien imposer ou interdire. Ce sont tout d'abord les mobiles de nos exigences qui permettent de se prononcer sur leur légitimité, et en aucun cas leur prétendue absence. Or les valeurs qui soutiennent la *loi du Père* sont tout simplement en concurrence avec celles de la technocratie, et les intérêts d'une éducation humaniste sont même aux antipodes des impératifs de la production. Mais la société technocratique réclame des horizons intellectuels conformes à ses objectifs, et la III^e République a d'ailleurs déjà fait maints efforts pour mettre l'école à contribution de cette nécessité.

Tout s'est passé, en occident, comme si l'on avait tenté de transvaser notre énergie spirituelle dans le creuset de la production et du progrès. D'ailleurs, tout se passe encore ainsi^{xxiii}.

- 22 La population scolaire tend effectivement à suivre les formes de l'économie postmoderne : un petit nombre investit son désir dans le système technologique dont il possède les arcanes et au service duquel il lui est donné de pouvoir travailler. La masse des autres n'est pas véritablement nécessaire à la bonne marche de la technocratie, qui réclame une main d'œuvre à la fois de plus en plus qualifiée et de moins en moins

nombreuse. Mais tous sont autorisés à investir leur désir dans les *déchirures*. Cette économie à deux vitesses recycle tous les désirs, soit par le travail, soit par cette sorte d'hypnose qui convertit le plus grand nombre au système technocratique en échange d'un inépuisable panel de divertissements. Il faut bien dire que l'école prépare également à cela quand, suivant une acception proprement anti-humaniste du concept d'utilité, tous les élèves comprennent bien vite que sont surtout *utiles* les matières immédiatement convertibles en capital économique, et orientent par là même leur intelligence vers ce qui peut alimenter la technocratie. Mais le système a aussi le talent de séduire ceux qu'il exclut, et s'assure de leur dépendance autant que de leur fidélité en capturant leur désir dans les *déchirures* qu'il prévoit pour les divertir.

- 23 Il s'agit alors de se demander comment le pédagogue peut attirer le désir hors des ornières du divertissement, et rivaliser avec les ivresses au moyen desquelles la technocratie s'assure le monopole de l'enthousiasme juvénile. Cette masse de jeunes gens promis à la précarité, cette génération soumise aux impératifs d'une économie qui n'a pas besoin d'elle si ce n'est pour consommer, devrait peut-être prendre au mot l'esprit de rébellion qui est le propre de son âge, et investir son désir ailleurs que dans les satisfactions immédiates qui la font dépendre de la technocratie. Or l'école compte finalement parmi les principaux obstacles à cette liberté, et fait le jeu de l'hystérie en se liant au monde de l'entreprise. La technocratie impose d'ailleurs si fortement sa griffe à l'éducation qu'elle a même fini par mettre au pli le corps professoral lui-même, faisant de l'enseignant soit un expert capable de former les futurs spécialistes du système, soit une sorte d'animateur finalement réduit à sensibiliser le plus grand nombre aux charmes des *déchirures*.

- 24 La technocratie n'aurait cependant pas pu si bien convertir l'école à sa cause sans faire la preuve de sa propre puissance culturelle, de sorte que corrélativement à l'emprise qu'elle exerce sur le désir, elle est également parvenue à justifier l'existence d'une véritable culture technocratique. Sans rapport une orientation véritablement éducative du désir, cette culture est toute entière tournée vers l'immédiateté pratique, et donne ainsi une légitimité culturelle à la simple satisfaction des besoins.

Hegel disait que la lecture des journaux était sa prière quotidienne. Il montrait par là quel changement radical s'était produit de son temps. La vocation de l'esprit n'était plus de transcender le monde pour se vouer à la contemplation de vérités éternelles, mais de se plonger dans l'événementiel pour y trouver sa nourriture^{xxiv}.

- 25 Cette nouvelle culture enserme le désir dans l'immédiateté et tue l'attente qui est pourtant le propre de l'âme humaine. En se concentrant sur l'instant et les besoins les plus élémentaires, l'attente tend effectivement à mourir^{xxv}, ou déchoit en une sorte de catéchisme de l'actualité qui magnifie le présent.

L'homme moderne s'accroche à sa radio, à sa télévision, dans l'espoir que le speaker lui annoncera un événement. Mais, à moins d'une guerre ou d'une révolution qui seules peuvent provoquer l'apocalypse du système technocratique, il n'arrive rien, même lorsque des millions d'individus sont massacrés, pour peu que quelques centaines de kilomètres nous séparent de cet "événement"^{xxvi}.

Science et technocratie

- 26 Plus fondamentalement, Jan Marejko conçoit l'hystérie de la culture moderne au travers d'une connivence forte entre la mort de l'attente et l'esprit scientifique. Selon lui, c'est avant tout la conception mécaniste et homogène du temps qui ruine l'attente désirante^{xxvii}. Que la *loi du Père* s'inscrive dans une ontologie temporalisée telle que celle qu'analyse Heidegger, ou bien que l'être semble se retirer une éternité surnaturelle^{xxviii},

la science réduit la substance à l'immédiateté matérielle et rend presque grotesque un investissement plus large et plus ouvert du désir. Suivant l'ontologie scientifique, il n'y a en quelque sorte plus rien à attendre en dehors de ce qui ne se fait pas attendre, les limites de l'être et du réel se confondant alors à peu de choses près avec celles de la technocratie. Avec le concours de la *Weltanschauung* scientifique en effet, le tangible que brasse la technocratie devient le seul objet possible de la connaissance, et la rhétorique scientifique rend les intelligences complices de la technocratie à mesure qu'elle remporte le monopole de la vérité.

- 27 Ce qui n'offre pas toutes les garanties de la scientificité paraît désormais secondaire, et le sérieux doit se rendre explicite à une conception mécaniste et quantifiable de la réalité. La science tend ainsi à planifier l'intelligence en mettant les particularités individuelles entre parenthèses, et exige de dire mécaniquement ce que n'importe qui peut alors objectivement vérifier^{xxix}. Mais cette parfaite objectivité ampute le discours d'une partie de la vie en ne concevant la connaissance qu'en termes de perception *claire et distincte* du monde^{xxx}, et l'âme est finalement mise en demeure d'orienter son désir en fonction des lois qu'implique cette scientificité.
- 28 Il est tout de même possible de se demander si la science est aussi dévouée aux raisons de la technocratie qu'il y paraît, et si ses exigences rationnelles ne sont finalement pas celles du Père. Le débat reste ouvert sur cette épineuse question, mais nous devons tout de même faire remarquer que, depuis la fameuse Encyclopédie des Lumières, sciences et techniques tendent à être systématiquement envisagées ensemble.
- 29 La loi du Père
- 30 Dans leur pendant positif, les analyses de Jan Marejko sollicitent la percée du désir et de l'attente vers ce que le Père propose d'originel et de lointain^{xxxi}. Ce *Lieu du Père* peut être envisagé de diverses façons en fonction de l'univers philosophique qui soutient la réflexion, mais le plus intéressant est certainement de savoir que cette loi sera de toutes façons toujours une contrariété à la fois pour Œdipe et pour l'ordre technocratique. En ce qui concerne l'éducation scolaire, et sauf à considérer que l'école puisse être technocratique, nous avons été portés à concevoir le Père comme l'ambassadeur d'une connaissance que l'enfant ne possède pas spontanément, et qui se distingue tout autant des intérêts de la production que du culte régressif d'un éden infantile.
- En un autre sens, seul l'ordre de la culture peut offrir quelque substance au désir. Car que désirer, dans la nature, sinon ce qu'y désirent les animaux? Et comment nier qu'il y a, dans le désir humain, quelque chose qu'aucun spasme, qu'aucun assouvissement naturel, ne pourra satisfaire? Dès lors, c'est dans l'ordre des choses historiques ou culturelles que quelque chose peut arriver qui donne au désir la possibilité de s'articuler sur un objet (...) Sauf si l'ordre de la culture est un ordre technocratique^{xxxii}.
- 31 Mais au-delà des diverses acceptions possibles de la loi, l'essentiel est de se rendre compte que l'objet du désir infantile peut être avilissant. Nous ne devons donc pas ausculter le corps de l'école en crise sans tout d'abord nous demander si ce n'est pas son âme qui est malade.

NOTES DE FIN

i. Jan Marejko, *Les esclaves du sablier*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1991.

ii. « Par ce doute, l'hystérique manifeste plus de profondeur et d'intelligence que le névrosé ». *Ibid.*, p. 9.

iii. *Ibid.*, p. 9.

iv. L'entreprise Oedipienne est nécessairement soutenue par l'illusion d'un possible retour à l'état édénique de l'enfance. C'est pourquoi Jan Marejko dénonce avec raison les croyances soutenues par le mythe « (...) d'un désir resté naturel sous la répression de la Loi ou de la Parole, illusion qui nourrit aussi bien des rêves bucoliques comme lieu d'expression oedipienne de cette nature (Rousseau) que, par réaction, des rêves bellicistes comme lieu de dépassement luciférien de cette nature (Hegel). Il est certes difficile d'échapper à l'illusion d'une nature encore fraîche et pure au fond du moi ». *Ibid.*, pp. 185-186.

v. *Ibid.*, pp. 10-11.

vi. « L'hystérie est liée à un processus historique qui a pour effet de canaliser l'énergie humaine en direction d'une destruction systématique du désir ou de l'attente. La thèse de cet ouvrage est que cette dépense d'énergie fait maintenant fonctionner un système d'organisation sociale et de gestion du travail (technocratie) où seuls comptent les besoins. Ce processus a été désigné par des termes tels que sécularisation ou désenchantement. Quant à l'homme victime de ce processus, on l'a qualifié d'athée, de matérialiste, puis de bourgeois, de technocrate enfin. Tous ces termes, bien que légitimes et importants, m'ont toutefois parus insuffisants, parce qu'ils évoquent une sorte d'amputation psychique. L'homme moderne aurait été dépouillé de sa dimension religieuse ou révolutionnaire et, par là, serait devenu l'exécutant sans âme de puissances totalitaires. Les choses ne sont pas aussi simples. L'homme ne peut pas être dépouillé de son âme comme il peut être dépouillé d'un bien matériel. Il doit activement participer à ce dépouillement, s'en faire le complice plus ou moins conscient. C'est afin d'évoquer, dans l'esprit de mon lecteur, cette active participation de la psyché à sa propre amputation que j'ai retenu le terme d'hystérie. Les formes de cette participation sont diverses et complexes. En outre, elles se sont incarnées, aujourd'hui en Occident, en des pratiques, en des institutions, en un système de gestion du travail et des loisirs (technocratie) qui rendent leur analyse impossible du seul point de vue de la psychanalyse. Dès lors, c'est non seulement à l'examen de l'activité autodestructrice de la psyché (hystérie) qu'est consacré cet ouvrage, mais également à l'imbrication de cette activité destructrice avec les mœurs et l'organisation des sociétés industrielles (technocratie) ». *Ibid.*, p. 11.

vii. « C'est par la profondeur de notre attente que nous sommes des hommes et non des animaux. Plus exactement, c'est en assumant la souffrance liée à l'attente que nous entrons pleinement dans notre humanité. Un animal ne peut rien attendre, sinon une satisfaction sexuelle ou intestinale. Nous pouvons aussi n'attendre qu'une satisfaction sexuelle ou intestinale, mais nous savons bien qu'à n'attendre que cela, nous perdrons notre humanité. Que serait un homme qui n'attendrait plus que la satisfaction de ses besoins ? Dans l'Antiquité, c'était un esclave. Aujourd'hui, c'est l'homme hystérique, l'esclave du sablier. Sans s'en rendre compte, il est dans la même situation qu'un prisonnier d'un camp de concentration où l'homme est réduit à n'être qu'un système de besoins ». *Ibid.*, p. 17.

viii. « Par un remarquable retournement, l'essence du totalitarisme qui consiste justement à éradiquer toute possibilité d'attente collective (élimination des ghettos) est présentée comme un vaccin contre le totalitarisme. C'est en refusant de nous définir comme une communauté attendant plus qu'une satisfaction, c'est-à-dire en refusant de nous définir comme des êtres

humains, que nous estimons échapper au totalitarisme. Curieux paradoxe puisque le totalitarisme est la réduction de l'homme à un être de besoins, à un être qui n'attend plus rien ou ne peut plus rien attendre! (...) Nous l'avons vu, c'est dans la réduction de l'homme à sa dimension économique que la modernité voit le remède au totalitarisme, alors même que le processus totalitaire consiste en une telle réduction ». Ibid., pp. 18-20.

ix. Ibid., p. 22.

x. « On jette tout de suite l'énergie névrotique dans les réseaux de la technocratie productiviste. Le combustible de ces réseaux n'est pas du pétrole, de l'électricité, du nucléaire seulement, mais aussi et surtout cette énergie névrotique dont chacun d'entre nous veut se débarrasser le plus vite possible ». Ibid., p. 26.

xi. « Le monde marche au pas, aujourd'hui, pour satisfaire des besoins au lieu de naître par le verbe. L'idée de liberté a dégénéré en la satisfaction garantie de ces besoins. Il devient de plus en plus difficile de faire autre chose que de marcher au pas ». Ibid., pp. 26-27.

xii. « Œdipe est le premier anarchiste ou gauchiste de l'histoire ». Ibid., p. 44.

xiii. A propos de la distinction entre l'hystérie chronique et l'hystérie luciférienne, voir pp. 65 ss.

xiv. Ibid., p. 41.

xv. Nous devons préciser que Jan Marejko ne pose pas le problème, comme nous sommes tentés de le faire, en termes de nature et de culture, d'opinions et d'idées, de spontanéité et de transmission, mais qu'il choisit d'articuler son argumentation autour d'une réflexion sur la temporalité suivant une très nette influence heideggerienne. Nous ne le suivrions qu'à contre cœur sur une telle voie, estimant que Platon aurait été un guide plus sûr en la matière. La dialectique entre le Même et l'Autre nous semble effectivement offrir de meilleures perspectives que la seule élucidation d'un temps non homogène et d'une ontologie existentielle qui persistent à placer l'au-delà de la nature dans la temporalité.

xvi. Ibid., p. 164.

xvii. Ibid., p. 139.

xviii. Ibid., pp. 158-159.

xix. Ibid., p. 33.

xx. Ibid., p. 84.

xxi. Ibid., pp. 124 ss.

xxii. Il est vrai que les pays démocratiques sont à présent jugés à l'aune de leur capacité de garantir des déchirures : « Ils exigent du système technocratique qu'ils leur fournisse un éventail de plus en plus large de Déchirures et c'est par son habileté à présenter un tel éventail que ce système acquiert sa légitimité politique. Un pays est jugé d'autant plus démocratique qu'il ouvre un plus grand éventail de Déchirures et qu'il garantit le règne vide de l'imaginaire (au-delà des Déchirures) ». Ibid., p. 172. Il faut en outre que les hystériques ignorent que leur désir ne serait jamais pleinement satisfait par les déchirures, car « Cette ignorance est le combustible du système technocratique ». Ibid..

xxiii. Ibid., p. 14.

xxiv. Ibid., p. 134.

xxv. Ibid., p. 89.

xxvi. Ibid., p. 114.

xxvii. « Un temps mécanique rend absurde l'attente désirante. Il n'y a rien à attendre dans un temps homogène, non seulement parce que cette homogénéité exclut tout événement répondant à l'attente désirante, mais également parce qu'elle exclut toute manifestation d'une chose désirable. Dans de telles conditions, l'homme ne peut avoir que des besoins animaux brièvement

satisfaits. Mais de véritables désir, avec une attente puis l'articulation de cette attente sur un objet, sur un être, sur Dieu même, impossible ». *Ibid.*, p. 114.

xxviii. La référence à ce lieu intemporel est entre autres choses suggérée par le monde des Idées platoniciennes, le Moteur immobile d'Aristote ou bien encore la conception chrétienne de l'éternité, ceci pour n'envisager que ce qui est le plus immédiatement en rapport avec la culture occidentale.

xxix. « Plus l'on parle sur le mode scientifique, plus l'on se nie en tant que sujet. Tous les traités scientifiques parus depuis le XVII^{ème} siècle ne parlent que de cela. Il faut que ce que je dis, n'importe qui puisse le dire ». *Ibid.*, p. 97.

xxx. *Ibid.*, pp. 98-99.

xxxi. « Une psyché n'est humaine qu'à condition de s'orienter dans le temps en croyant d'abord au Jardin des Origines puis en s'orientant progressivement vers le Lieu du Père ». *Ibid.*, p. 70.

xxxii. *Ibid.*, p. 118.

RÉSUMÉS

Jan Marejko mène une profonde réflexion sur la destination du désir. Tandis qu'Œdipe reste nostalgique de la plénitude du lien maternel, la maturité consiste au contraire à en faire le deuil au profit de la loi paternelle. Mais le système technocratique offre une troisième possibilité, que Jan Marejko appelle *hystérie*. Cette orientation hystérique du désir vers des satisfactions immédiates transforme profondément la pratique éducative, et écarte tout à la fois les contraintes de la loi paternelle et la régression oedipienne au profit d'une jouissance dont la technocratie forge elle-même les moyens : loisir, divertissements et ivresses diverses. Cette analyse éclaire par exemple les enjeux pédagogiques de la rencontre entre la force émotionnelle des médias et les exigences rationnelles dont l'école entend tout de même encore programmer la transmission.

Jan Marejko carries out a deep reflexion on the destination of the desire. While Œdipe remains nostalgic of the plenitude of the maternal bond, on the contrary maturity consists in mourning to the advantage of the paternal law. But the technocratic system offers a third possibility, that Jan Marejko calls *hysteria*. This hysterical orientation of the desire towards immediate satisfactions deeply transforms the educational practice, and puts aside both the constraints of the paternal law and the oedipal regression for the benefit of a pleasure technocracy of which self forges the means: leisure, entertainments and various "intoxications" and addictions. This analysis clarifies for example the teaching stakes of the meeting between the emotional force of the media and the rational requirements, school nevertheless intends to program.